

L'ESCADRON PERDU

CONTES HEROIQUES

La peste ravageait Alexandrie, et les quelques régiments de l'armée française logés dans les faubourgs vivaient depuis un mois dans la terreur. On ne s'accostait qu'avec défiance. Aux rassemblements, ce qui n'avait lieu que dans des cas graves, chacun choisissait sa place dans le cercle, en s'éloignant du voisin. Les billets, les ordres, les lettres, tout était passé dans le vinaigre. Les ordonnances portaient les dépêches au bout du fusil. Ceux qui négligeaient ces précautions mouraient tous.

Depuis quelques jours, les régiments de Suez étaient inquiets. Une lettre du Caire avait annoncé l'arrivée d'un escadron de dragons parti le 4 pluviôse de cette ville, avec l'étendard, et on ne l'avait pas encore vu. Cette marche demandait à peine trois jours. Or, on était déjà au 17. Les deux cents hommes avaient donc plus d'une semaine de retard.

Qu'était-il arrivé?

Bientôt, cette incertitude pesa. Le général Bon ordonna qu'un escadron de même arme irait immédiatement battre l'estrée dans le désert, à la recherche de l'escadron disparu, et qu'il continuerait sa route, quoi qu'il adviendrait, pour arriver Bonaparte, dont le quartier général était au Caire. Vivement, les hommes désignés sellèrent leurs chevaux.

C'était un escadron fameux, qui s'était battu aux Pyramides. La plupart étaient des anciens. Têtes dures, le cœur dans la poche et la pipe dessus. On pouvait compter sur eux.

Ils partirent.

Aucun incident le premier jour. Deux caravanes passèrent au loin et disparurent. Le soir, un crampa.

—L'eau va manquer, dit le capitaine Laforgue à son lieutenant, il faudra se diriger du côté d'Abou-Echeib.

Les traversèrent le lendemain cette vallée déserte, et le lieutenant y reconnut les traces de l'ancien canal. On le suivit jusqu'à Habassa.

—Nous voici près des ruines d'une vieille cité distante de trois lieues à peine de Belbeis; peut-être est-ce là que nous aurons des nouvelles....

C'était le soir du deuxième jour. La colonne était précédée d'une avant-garde et marchait en silence dans le feu des sables. Tout à coup, à l'angle d'un mur en ruines, on entendit un galop, et un cheval montra sa tête folle.

—Qu'est-ce qu'il y a, Paillot ?

Blême, le soldat montra l'horizon.

—Eh bien ?

La réponse venait pas.

—Marche, dit Laforgue, tu retrouveras ta langue tout à l'heure.

Le dragon barra la route. Il y avait de l'horreur dans ses yeux.

—Capitaine, n'avance pas !

Pourquoi ?

—N'avance pas, je te dis ! n'avance pas ! Il y a d'autres chemins....

Laforgue se troublait.

—Plus à droite, commanda-t-il.

Mais, soudain, comme l'escadron obliquait, une pauvre fille s'assit.

—La peste.... dit un vieux dragon.

C'était elle.

Silencieuse, la colonne s'arrêta.

On reconnaissait les camarades aux bosses du terrain. Dans têtes mortes sortaient du sable, pile-morte avec les vertèbres des chevaux. Ils étaient tombés en même temps. Tout l'effroi de la maladie et de la guerre semblait s'être versé là, par charnières.

—Dans quel abattoir sommes-nous ? murmura Laforgue.

Mais une immense pitié avait saisi l'escadron. Les hommes quittèrent leurs selles. Ce fut au premier qui arrivaient.

Un long brigadier, à tête bيلة et aux mâchoires de dogue, hurlait déjà parmi les cadavres :

—Est-ce qu'on va les laisser aux hyènes ? C'est pour faire campagne avec nous qu'ils venaient du Caire. Moi, j'en prends un !

Il mit sa botte dessus.

—C'est mon "pays", je le reconnais ! Il va voyager sur mon paquetage et je lui donnerai une feditote de bois au Caire.

Des soldats reculaient atterrés.

—Vous êtes des Jean-foutre ! cria le brigadier. Quand on pense qu'ils sont du même régiment que nous ! Vous avez donc peur ?

Peur de quoi ?

Il défilait.

Le capitaine arrivait au trot dans la bande.

—Peur de la peste, dit-il. Car c'est de la peste que cet escadron est mort. Ote-toi de là !

Le brigadier se raidit, féroce :

—Je lui taille une basane, à la peste ! Fais ce que tu veux, capitaine, mais je sais bien que je ne lâcherai pas mon "pays" moi, et que je l'enterrai à la garnison

comme s'il était mort dans son village).

L'officier et l'homme se collèrent.

—Tu es fou, grognait Laforgue vous êtes tous fous ! archi-fous ! pour ne pas savoir que celui qui touchera seulement un mort crévera comme lui au bout d'une heure ? la peste, la peste empestée ! la charogne ! le désastre !

Il appela son lieutenant.

—Dussault, qu'est-ce que tu penses de tout ça ? Ils se bouchent le nez à la garnison, et ils veulent maintenant manger du cadavre.

L'officier, un petit blond sorti des écoles, élève de l'ingénieur Lepère, hochait la tête depuis un moment.

—Cela, capitaine, c'est ce qu'on appelle la "suggestion". Le brigadier, pris de folie mystique, vient de suggestionner ses camarades. Ils sont sous l'empire d'un sentiment, et toutes les raisons du monde ne les feraient jamais reculer, ni la discipline, ni la crainte de la mort. Ni surtout la mort.

—Charabia ! rugit le capitaine exaspéré. Je ne sais qu'une chose et je la sais bien ! Si quelqu'un s'avance vers les morts, je lui flambe net la cervelle !

Terrible de défi, le brigadier s'avança d'un pas.

—Tu veux du feu ? Bien, murmura Laforgue.

Il visa. Mais au bout du canon, il vit de beaux yeux clairs.

—Je sais.... dit le capitaine en baissant la main, tu n'as pas le foie blanc ; c'est un mameulak qui tu tuera, pas moi !

L'arme tomba dans le sable.

Alors, comme si ce geste eût lâché les hommes, l'escadron boucula l'officier, roula dessus et bondit les bras en avant vers les cadavres.

Pendant un quart d'heure, on vit les soldats retirer du sable et dresser de longs fantômes, tous qui montraient au clair de lune leurs yeux pourris. Fraternellement, ils les prenaient sous la taille :

—Et dire que demain on sera peut-être comme celui-là !

D'un coup d'épaula, chacun enlevait son mort et l'apportait vers les chevaux, avec ses jambes de travers, sa tête saouïe. Il y avait des cadavres dont les lèvres bleues, tirées par les nerfs, semblaient encore rire, et d'autres, gonflées, qui faisaient sombrement la moue. Parfois, on déblayait du sable des spectres à haute-cols d'or :

—Commandant Vivien. Lieutenant Marteaux. Les pauvres vieux !

Le capitaine saisit enfin un soldat. Il s'arrachait de sa stupéfaction. Ses mots ardents se bousculaient :

—Aventure folle !... empoisonnés ! tous empoisonnés !... Je suis responsable !... déshonneur !... appel à la raison !... héros inutile ! Arrêtez !

—Inutile tant que tu voudras, répondit le brigadier en haussant les épaules, mais la preuve qu'on a eu raison, regarde, c'est que pas un seul n'a reculé.

En effet, droit sur ses chevaux, chacun ayant son mort derrière le paquetage, l'escadron lugubre attendait.

—Eh bien ! dit le capitaine avec rage, soit ! Mais qui sait le code d'entre nous dormira demain à la garnison ?

Il bondit en selle à son tour.

Au moment de marcher, ses yeux hésitèrent :

—Un homme sortit des rangs avec l'étendard de l'escadron.

—Amen ! dit Laforgue en l'enfonçant dans sa botte.

Bah ! murmura le petit lieutenant, résignons-nous, capitaine : nous ne pouvons pas revenir seuls au quartier. Faisons donc comme eux. Après tout, mourir de la peste ou d'une balle..... J'ai le commandant Vivien sur ma selle. Ce cher ami, si ses maîtresses le voyaient !

—Folie ! grogna Laforgue, folie furieuse !

Couvert par l'étendard, il balançait sa grosse patte :

—En avant !

Un éclair d'étoiles raya les casques et la chevauchée s'en alla. Bercés par le roulis de la marche, la plupart des hommes semblaient endormis. Quelques-uns songeaient, s'apoyant d'un poing aux cadavres, et certains, les plus vieux, les tenaient embrassés comme des enfants.

Mais, peu à peu, sans rien dire, quelques têtes se penchèrent.

L'escadron s'égrena.

Un homme d'abord, puis trois.

Puis dix, quinze, par groupes confus.

Trente, cinquante, encore, encore, toujours, comme d'un fil cassé, l'un après l'autre, des grains d'un chapelet se détachaient.

Quatre-vingts, cent, d'autres, un par un, qui tombaient de cheval sans rien dire, pour jalonner sous la lune l'immense plaine de sable, et dont les mains d'ombre s'envoyaient de loin en loin des adieux.....

Puis le désert couvrit tout.

Le lendemain soir, 21 pluviôse, un homme entra dans la cour du

quartier général, au Caire. C'était le capitaine.

En travers de sa selle, il portait un étendard déplié dont le vent l'inondait de soie frangée d'or. On eût dit que Laforgue avait des ailes.

Les officiers accoururent :

—D'où viens-tu ? Et ton escadron ? Tes hommes ?

Le capitaine, à ces mots, laissa tomber l'étendard.

—Les voilà, dit-il.

C'était son dernier effort. Aussitôt sa face se creusa, ses joues verdirent, son regard clair s'enfonça comme pour mieux regarder la vie en la quittant, et sinistrement isolé dans le cercle en fièvre d'une foule impuissante à le secourir, il mourut à cheval lentement, comme le soleil, dans la peste, le silence, la gloire.

GEORGES D'ESPARBÈS.

LE CERISIER

Seizième jour.

Légendes japonaises.

Voici des légendes japonaises, recueillies sur place, et oralement. Elles ont, par là, une originalité qui apparaît dans toute son intégrité.

A Wakogori, dans la province de Iyo, il existe un cerisier très ancien, connu sous le nom de Jin-Roku Zakura, ou le "Cerisier du Seizième Jour". Chaque année, il ne fleurit qu'une seule fois, sur le seizième jour du premier mois, suivant l'ancien calendrier lunaire.... L'époque où sa floraison coïncide avec celle du Grand-Froid, quoique, généralement, les arbres fruitiers attendent pour déployer, que le printemps soit venu !

Mais le Jin-Roku-Zakura vit d'une vie qui n'était pas ordinairement la sienne !... Le fantôme d'un homme habite cet arbre !....

L'homme en question était un samurai de Iyo : le cerisier croissait dans son jardin et fleurissait à l'époque ordinaire, c'est à dire vers la fin mars ou le commencement d'avril !... Comme enfant, le guerrier avait souvent joué à l'ombre de son feuillage. Depuis plus d'un siècle, ses parents, aïeux et ancêtres avaient, saison après saison, suspendu à ses branches fleuries de minces lambeaux de papier de toutes les couleurs, sur lesquels étaient inscrites des poèmes de longueurs !... Le samurai devint fort âgé et survécut à tous ses enfants !.... Il ne lui restait plus rien à hériter !... rien que le cerisier !.... Hélas !... Un été, l'arbre se fêla et mourut !....

Le vieillard le pleura amèrement.... De bons amis, témoins de son chagrin, lui procurèrent un jeune cerisier fort et vigoureux, espérant ainsi le consoler. Il le remercia de leur gracieuse pensée et fit semblant d'être guéri de sa douleur !.... Mais son cœur était plein de tristesse !.... Il avait si bien aimé le vieil arbre, que rien ne pouvait le consoler de sa perte....

Un matin, il eut une heureuse idée.... Il se souvint d'un mot, venant d'un poète, qui pourrait être sauvegardé l'arbre condamné....

Il existait une ancienne croyance que l'on peut sacrifier sa vie au bénéfice d'un autre être humain, d'un animal ou même d'une plante, grâce à la faveur et à l'intervention des dieux. L'acte de substitution ainsi se voit par la location d'un "magawari-tatana".... "agir en substitution de" !....

Sur le seizième jour du premier mois, il se rendit seul dans son jardin. Il se prosterna devant le cerisier fêlé et l'adressa ces termes :

—Daigne, je vous prie, fleurir de nouveau, ô beau cerisier, ami de ma jeunesse.... Je vais mourir à votre place !....

Le vieux guerrier étendit au pied de l'arbre un linge blanc et diverses couvertures, sur lesquelles il s'assit.... Puis il ôta le "bari kiri" à la mode d'un samurai !....

Son fantôme pénétra dans l'arbre et le fit refleurir sur l'heure même !....

Et chaque année, il fleurit ainsi, sur le seizième jour du premier mois, pendant la saison des neiges !....

Pris sur le fait.

Galena, Kansas, 13 mars.— Harry Davis, un riche négociant de cette ville, a été arrêté, ce matin à 2 heures, au moment où il faisait sauter le coffre-fort de la Banque d'Etat de Galena.

Le complice de Davis a pris la fuite. Davis appartient à l'une des familles les plus considérées de la ville et était lui-même un citoyen éminent. Son arrestation a causé une profonde sensation.

LA ROBE ROSE

LES PARENTS PAUVRES

Ruinés ! ils étaient ruinés ! Le château et son mobilier vendus, leur restait quelques centaines de francs, pour venir se réfugier à Paris. Ils étaient quatre : le mari, qui avait cinquante ans et qui paraissait plus âgé, la femme qui en avait trente et qui paraissait plus jeune, un garçon de huit ans, une fille de six. Tous en deuil, en grand deuil d'une sainte femme, la grand-mère de Mme d'Avrilly.

Celle-ci, restée orpheline toute petite, avait été élevée par cette aïeule dont la double maternité l'avait choyée d'une tendresse double, et dont la perte très récente laissait encore son cœur saignant.

Que venaient-ils chercher à Paris ? L'appui d'un ministre qui leur était parent et dont la générosité leur avait été vantée.

Et tout d'abord la famille d'Avrilly se crut perdue dans cet immense Paris où elle ne connaissait personne.

Les malheureux avaient pris un appartement meublé, presque propre à première vue, mais fané, poussiéreux, décoloré.

Aussitôt les maîtres défaits, il avait fallu songer à la visite au ministre, et l'on avait demandé une audience, accordée par retour du courrier.

On décida que ce serait Mme d'Avrilly, moins timide et moins découragée que son mari, qui affronterait cette première entrevue, tandis que le père de famille garderait les enfants à la maison.

Elle avait promis d'être brave, la chère femme ! mais elle pensa prendre la fuite dès qu'elle eut mis le pied dans le salon d'attente où l'introduisit un vieux huissier en chaîne d'acier, au crâne luisant comme un oignon. Elle voyait avant elle, dans cette vaste pièce, un gros homme qu'on appelait "monseigneur" et qui était un prince étranger, un évêque en petite tenue, un général, quelques députés, des préfets, un groupe d'ingénieurs qui discutaient un projet de chemin de fer, trois jolies solliciteuses qui bâillaient. A sa grande surprise, Mme d'Avrilly fut admise après "Sa Grandeur" et après "son Altesse" ; le ministre voulait sans doute faire preuve d'égards envers sa parente pauvre !

Elle s'avança alors dans le cabinet, cherchant à reconnaître l'homme au milieu d'une nuée de papiers blancs lancés en l'air, et qui ressemblaient à des colombes sortant des manches d'un escamoteur.

C'était bien le ministre qui, dans un accès de colère, se livrait à ce singulier exercice.

—Ah ! ce maudit plan ! je ne le trouverai donc pas ! disait-il avec impatience.... Ah ! pardon, madame.... ma cousine.... je crois ?

—Monsieur le ministre, dit la solliciteuse, qui tenait à ne pas oublier les formules, j'avais écrit à Votre Excellence.

—Oui, je sais.... votre mari à placer.... Cinquante ans.... un âge fâcheux.... C'est une inspection qu'il lui faudrait.... une bonne sinécure.... Mais vous voyez combien je suis débordé ! Revenez ou plutôt envoyez-le moi.... Suis-je assez pressé ! Et c'est tous les jours comme cela.

Puis, il sonna : l'audience n'avait pas duré cinq minutes, et la pauvre femme s'était à peine assise.

Le lendemain, ce fut le tour de M. d'Avrilly.

Même foule dans l'antichambre, même brièveté d'attente, même personnage agité et pressé. La seconde audience fut exactement la répétition de la première.

—Notre cousin est bien desespéré, dit au retour le mari à sa femme, mais il n'a pas une minute à lui. Il s'est excusé de ne pouvoir me parler longuement. C'est désolant ! Je lui ai proposé d'aller l'attendre dans sa voiture, mais elle était déjà prise d'assaut par deux députés. Alors, il m'a remis ces invitations pour son bal, ajoutant que chez lui, le soir, il pourrait peut-être causer avec nous quelques minutes.

—Un bal !... Tu as accepté ?

.... Et notre deuil ? Tu n'as pas songé à notre deuil, à notre pauvre aïeule ?

—Et nos enfants qui mourront de faim, si nous n'avons pas la place ? répliqua le mari accablé.

Elle resta silencieuse. Elle se sentait à la fois révoltée et vaincue. Aller à ce bal ! horreur ! Et elle se disait qu'il faudrait pourtant y aller, et que ce calce de plaisir, il faudrait le boire.... Et elle songait que cette fête envivée par tant de femmes lui apparaissait, à elle, comme le plus odieux des supplices !

Mais Mme d'Avrilly n'avait pas l'habitude de s'apitoyer longtemps sur elle-même. L'intérêt des siens était un ressort qui relevait vite les défaillances de son cœur. Elle prit donc bientôt le parti de se soumettre et d'agrir.

Alors se dressa la question de la toilette. Son mari possédait la tenue obligée, l'uniforme habit noir et la cravate blanche, mais elle, elle n'avait pas même une robe de deuil "habillée". Celle qu'elle portait, son unique robe noire, montante et d' Stoffe économique, n'était pas seulement une austérité funèbre, déplacée dans une réunion mondaine : elle était défraîchie, à moitié usée. Que faire ? Quel arrangement inventer ? Quelle transaction ?....

Mme d'Avrilly voulut voir si sa garde-robe des temps meilleurs, soigneusement apportée à Paris, lui offrirait quelques ressources, et elle tira d'un cabinet noir les vieilles malles qui la renfermaient. Ses enfants l'aiderent volontiers à cette besogne et pour quoi ne pas avouer qu'ils s'en amusèrent autant qu'elle en gémit.

Tous trois penchés sur les coffres profonds, ils retournaient vainement les jupes et les corsages superposés, les pélerines, les "berthes" de dentelle reprise, les écharpes, les tramines, étoffes d'antiquaires de Chambéry, popelines d'Irlande, gros de Naples, barégues et bazins.... Rien n'y représentait le deuil, pas même le demi deuil, ni nuance foncée, et le tout passé, fripé, lamentable !

Mme d'Avrilly se désespérait, quand son fils se mit à pouffer de rire, tout au fond de la plus ancienne des deux malles, il venait de découvrir un objet qui lui paraissait comique, et qu'il se hâta de montrer à sa sœur.

Suzanne en riait, à son tour, et de bon cœur.

Leur mère, intriguée, les écarta, plongea la main dans ce fond si divertissant, et en tira de suite une pièce étrange, en effet, une robe de sa grand-mère.

Elle l'avait enlevée par le haut du corsage qui ne faisait qu'une pièce avec la jupe, et quand elle la posa droite sur le parquet, elle put la lâcher, grâce à l'épaisse et triple toile bise qui la doublait, la robe tint debout.

Vraiment, elle semblait habitée, et les enfants, étonnés un instant de sa robustesse quasi fantastique se mirent à danser autour, en battant des mains.

—C'est grand-maman ! criaient-ils, c'est elle !

Mme d'Avrilly les fit taire, et elle ne put s'empêcher d'admirer l'étoffe magnifique qui rayonnait dans la chambre misérable : un lambeau d'un rose saumon, brodé de feuillages d'argent, dans ses plis orgueilleux, qui cassaient en travers du jet, nichait encore le souvenir des fêtes du Directoire avec des reflets de la Révolution.

—Oh ! maman, que vous allez être belle là-dedans ! s'écria la petite Suzanne.

—Moi ! répliqua la mère avec un geste indigné....

Puis, dominant son cœur et se rappelant bien vite qu'elle était dans les tenailles de la vie, qu'elle n'y était pas seule, et que, coûte que coûte, il s'agissait d'en arracher les siens, Mme d'Avrilly releva la tête et complétant sa réplique :

—Eh bien ! oui, ma Suzanne, s'écria-t-elle, je serai belle là-dedans !

Et, avant la fin de la journée, la robe de la grand-mère fut confiée à une petite couturière, non sans talent, qui la transforma bientôt en un chef-d'œuvre tout moderne.

Dire le renouvellement de réputation avec lequel elle fut reçue, malgré son rajouissement féérique, les pleurs versés en l'esuyant, puis les rurs de l'énergie, la fièvre croissante du courage à l'approche de l'épreuve, l'entraînement désespéré du départ pour l'horrible bal, serait dire ce que chacun a deviné déjà.

Femme et toilette firent sensation au ministère, et le ministre accueilli sa cousine avec le plus gracieux émerveillement.

Mais le mari et la femme constataient qu'il était aussi difficile de lui parler dans son salon que dans son cabinet. Ils observaient deux courants parmi les invités, l'un qui allait au ministère pour solliciter des places, l'autre qui allait au buffet pour manger des gâteaux. Eux, ils se tenaient dans un coin, timides et effarouchés devant cette foule hardie qui enlevait d'assaut le champagne et le personnage officiel.

Leur attente prit fin et leur discrétion fut récompensée quand leur cousin vint à eux en souriant :

—Eh bien ! leur dit-il vous me voyez tout fier de la parenté ? C'est sans compliment, sur ma parole ! L'ambassadeur d'Angleterre ne vient-elle pas de m'arrêter pour me demander qui était cette belle personne qui portait si bien cette si belle toilette ?

—Ma cousine, milady ! ai-je répondu en m'inclinant. — Et la voix me tremblait, je vous jure, car je soupçonnais un peu l'effort qu'il avait fallu faire pour l'arborer, cette si belle robe !.... J'aime les vaillantes, moi, et les vaillantes.... Et je le prouverai, si....

Il allait achever sa phrase quand un général étranger, consisté de décorations, s'empara de lui, et les d'Avrilly s'en retour-

nèrent chez eux, partagés entre la tristesse et l'espoir.

Dans la voiture, le mari tint la main de sa femme entre les siennes ; il la remerciait du sacrifice qu'elle avait accompli jusqu'au bout avec la grâce de tous les hauts dévouements.

Rentrée, elle n'en eut pas moins hâte de quitter sa belle robe et de s'envelopper d'un châle noir pour priver à deux yeux au plus près de ses enfants, endormis....

Un coup de sonnette à la porte la rêssa. Elle courut demander ce qu'on voulait, puis elle ouvrit à celui qui se faisait connaître. C'était l'huissier chauve du ministère qui apportait d'urgence un pli de la part du ministre et celui-ci ne devait pas se coucher avant qu'on ne lui en eût certifié la remise.

L'enveloppe à l'adresse de Mme d'Avrilly fut vite ouverte. Elle renfermait la nomination de son mari à un emploi de 6000 francs, plus la carte du ministre, avec ces mots en pattes de mouche : "Sous la robe comme sous le drapeau, honneur à l'héroïsme !"

Avec Catulle Mendès a disparu une physionomie littéraire originale et complexe. Il eut toutes les curiosités et aborda tous les genres, restant toujours un poète dans ses romans, dans ses drames, dans ses contes, et même dans sa critique. Peut-être peut-on voir en lui le dernier des Romantiques. Naguère, au temps de sa jeunesse, Théodore de Banville, dans un portrait délicieux, disait qu'il serait le Prince Charmant, si ses yeux perçants et calmes, sa voix résolue, et sa grâce un peu dédaigneuse "indiquaient tous les appétits modernes d'un héros de Balzac". L'âge avait fait de ce portrait de maître un portrait de passé, mais, ne cessant de l'attester dans son œuvre singulièrement varié et divers, Catulle Mendès, jusqu'au dernier moment, fut la passion des lettres à un degré rare, une passion absolue et que tant de livres, de pièces, d'études, d'articles, laissent encore à nous souvenus.

Voici, de lui, un petit conte, qui résume bien sa manière :

Cet homme, qui n'était point fou, hélas ! mais, qui aurait bien voulu l'être, apprit qu'il y avait une grande mière dans un pays très lointain (du côté, je pense, de la rivière Rose, charriée de sable de pâles rubis), et qu'il ne faudrait pas moins d'un million pour secourir tant de misérables. Or, charitable quoiqu'il ne fût point fou :

—Ce million, certes, je ne l'ai point, se dit-il, mais je puis aisément me le procurer en vendant ce que je garde dans le petit sac de toile godronnée que voici.

—Là-dessous, il prit sa houppelande et son bâton, et s'en alla vers la ville afin de vendre ce qu'il y avait dans le sac.

Entré dans la ville, il ne tarda pas à voir, entre la cathédrale et le palais impérial, un vaste magasin fort somptueux qui érigait une enseigne où on lisait en lettres de carmin sur fond d'or : "Vente et achat de toutes sortes de marchandises", en outre, sans doute pour inspirer confiance aux personnes qui voulaient se défaire d'objets précieux, des piles énormes de monnaies, des sables débordantes de perrières étincelantes parmi les liasses d'obligations et de billets de banque derrière les vitrines illuminées de riche soleil. L'homme qui n'était point fou :

—C'est ici, sans doute, se dit-il, que je ferai affaire, et le chapeau à la main, il entra dans l'opulente boutique.

A peine avait-il franchi le seuil, qu'il aperçut le négociant. C'était quelqu'un de haute taille, et qui, chose assez rare chez les gens de son état, portait exactement un million, pas moins. — Un million, soit, si la chose vaut quatre fois davantage, car il faut bien, n'est-ce pas, faire un petit bénéfice ? Mais ouvrez le sac, je vous prie, afin que je voie la marchandise. — Eh ! si j'ouvrais le sac, il n'y aurait plus rien dedans !

Puis l'homme qui aurait bien voulu être fou expliqua les choses. Chez ses parents, qui furent de pauvres habitants du faubourg, il avait été élevé de compagnie avec un chat dont c'était le plus grand plaisir de rôder nuit et jour sur les toits ; ils avaient rôdé sur les toits, tous les deux. Et il s'était épris des femmes, des jolies femmes, des femmes tristes, des légères femmes, parfois mêlées d'incelles,

qui par les cheminées, sortent des maisons. En bas, dans chaque loge, dans la chambre de chaque loge, des âmes s'émeuvent, respirent, aiment, souffrent, et c'est les songeries, les espoirs, les amours, les souffrances des âmes, c'est toute la respiration des âmes qui s'élève des cheminées vers l'infini ! Et, pendant bien des années, il avait passé le temps, comme on prendrait des notes de papillons dans un filet à papillons, — à prendre la fumée des âmes dans une pochette de toile godronnée. Et voilà ce qu'il y avait dans le sac.

L'homme qui n'était pas fou n'avait pas achevé que le Négociant se tordait de rire : "Hi ! hi ! hi ! c'est une drôle de marchandise que l'on me propose là ! Est-ce que j'ai à faire, moi, est-ce que je tiens aucun compte, moi, qu'en même temps que négociant en cette boutique, suis le Cardinal de la cathédrale qui est à gauche et l'Empereur du palais qui est à droite, des espoirs et des souffrances des hommes ? Un million ! Je pense que vous avez perdu le sens. Allons, allons, monsieur, hors d'ici ! Pas la moitié d'un liard." Alors, l'homme, qui aurait bien voulu être fou, se retira fort déconfit. Eh ! quoi, cela était-il vrai ? L'espérance humaine, l'angoisse humaine n'avaient-elles aucune valeur ? Il avait peut-être en tort de passer le temps à les recueillir dans une pochette de toile godronnée, comme on prend des papillons. Et il était bien triste, étant charitable, à cause de tant de misères lointaines — femmes, vieillards, fillettes et beaucoup d'autres gens, — qui ne seraient pas secourus.

Le marchand de fumée.

Comme il venait de s'asseoir, un peu las, devant la porte d'un petit cabaret d'où sortaient des musiques : "Monsieur, lui dit un jeune homme étrangement pâle et maigre et qui, sans gilet, portait en frac où il y avait beaucoup de taches et une rose blanche à la boutonnière, vous me semblez chagrin ; et, fort peu en joie moi-même, car je suis le poète qui loge à l'hôtel de la Famine, je me sens enclin à m'apitoyer sur vous. — Hélas, monsieur, dit l'autre, vous n'avez rien pour moi. Et l'étrangement pâle et maigre jeune homme : "Réjouissez-vous, monsieur ! Je vous achète, moi, ce qu'il y a dans le petit sac."

L'homme qui aurait bien voulu être fou, mais qui ne l'était pas, répondit en hochant la tête :

"D'abord, vous ne sauriez qu'en faire, de la fumée des âmes, puis vous n'avez pas le million qu'il faut pour venir en aide aux misérables de qui je vous ai parlé."

—Non ! je n'ai pas le million ! et je suis plus pauvre qu'Albert Glatigny, singulièrement pauvre, encore qu'il fût plus riche que Rothschild ; mais ne vous inquiétez de rien. Vendez-moi les songeries, les espoirs, les amours, les souffrances des hommes, que vous prenez aux cheminées des loges ; et faites-moi une heure, crédit. Avec la fumée des âmes, je ferai une chanson si belle, qu'elle consolera tous les misérables sur les rivages de la Rivière Rose qui charrie des sables de rubis pâles, — et dans tous les pays du monde !"

CUISINE

Canard en ragout.

Couper un canard par morceaux. Faire revenir dans du beurre du lard coupé en dés et des oignons, les retirer ; faire revenir dans le même beurre les morceaux de canard, les retirer ; faire au roux, mouiller avec de l'eau chaude, remettre le lard, les oignons et les morceaux de canard, ajouter sel, poivre, bonnet garni, laisser mijoter doucement, jusqu'à complète cuisson. Retirer le bouquet, dégraisser la sauce et servir.

Gâteau de St-Quentin.

Oufs..... 5 entiers et 2 blancs

Farine de gruau 150 gr.

Beurre fin..... 125 gr.

Sel fin..... 10 gr.

Lèvreure..... 25 gr.

Casser 5 œufs, séparer les blancs des jaunes, ajouter 2 blancs d'œufs battus en neige, et laisser reposer 12 heures. Incorporer ensuite aux œufs la farine, le beurre et la levure ; battre fortement le mélange afin qu'il égalise, le mettre dans un moule beurré, le laisser reposer dans un endroit tiède.

Lorsque la pâte est suffisamment levée, faire cuire au four, environ une demi-heure. Démouler ensuite le gâteau sur un plat.